



Revue de sociolinguistique en ligne

n° 25 – janvier 2015

*L'autotraduction : une perspective
sociolinguistique*

Numéro dirigé par Christian Lagarde

SOMMAIRE

- Christian Lagarde : *Des langues minorées aux « langues mineures » : autotraduction littéraire et sociolinguistique, une confrontation productive.*
- Rainier Grutman : *L'autotraduction : de la galerie de portraits à la galaxie des langues.*
- Christian Lagarde : *De l'individu au global : les enjeux psycho-sociolinguistiques de l'autotraduction littéraire.*
- Julio-César Santoyo : *Consideraciones acerca del estatus actual de la autotraducción en la Península Ibérica.*
- Xosé Manuel Dasilva : *Los horizontes lingüísticos del autotraductor. Una visión a partir del contexto de Galicia.*
- Elizabeth Manterola Agirrezabalaga : *La autotraducción en el contexto vasco : entre distancia interlingüística y la constitución de un campo literario nacional transfronterizo.*
- Katixa Dolharé Çaldumbide : *L'autotraduction comme résistance aux idéologies aliénantes et voie vers la paix : l'exemple de l'œuvre d'Itxaro Borda au Pays basque nord (Iparralde).*
- David ar Rouz : *De l'autotraduction à la traduction de soi : éléments de réflexion bretonne.*
- Erwan Hupel : *Le cœur et l'esprit : déchirements et stratégies d'autotraduction chez quelques auteurs bretons.*
- Joan-Claudi Forêt : *L'auteur occitan et son double.*
- Turo Rautaoja & Yves Gambier : *L'autotraduction : une pratique ancienne, un concept ambigu. Le cas du Suédo-Finlandais Karl Ekman.*
- Peggy Pacini : *L'autotraduction chez Grégoire Chabot : médiation, transmission, survie d'une communauté et d'une littérature de l'exil.*
- Michel Calapodis & Elisa Hatzidaki : *Du bilinguisme littéraire à la diglossie socio-historique : le cas de l'œuvre de Vassilis Alexakis.*
- María Recuenco Peñalver : *Vassilis Alexakis ou le paradoxe systématique de l'autotraduction.*
- Olga Anokhina : *Les traductions vers l'anglais de Vladimir Nabokov : traduction ou autotraduction ?*
- Helena Tanqueiro & Meritxell Soria : *Análisis traductológico de referentes culturales en La testa perduda di Damasceno Monteiro de Antonio Tabucchi.*
- Chiara Montini : *S'autotraduire en traduisant les mots : la vie entre deux langues de Dolores Prato.*
- Delfina Cabrera : *Écrire en « demi-langue ». Multilinguisme et autotraduction dans les premiers scénarios de Manuel Puig.*

L'AUTOTRADUCTION : DE LA GALERIE DE PORTRAITS À LA GALAXIE DES LANGUES¹

Rainier Grutman

Université d'Ottawa (Canada)

*Tous les animaux sont égaux, mais certains sont plus égaux que d'autres.
(George Orwell, La Ferme des Animaux, trad. Jean Quéval)*

Introduction : un regard sociologique

Il y a un siècle, le fondateur de la sociologie moderne en France, Émile Durkheim, invita Gustave Lanson, son exact contemporain et son pendant du côté des études littéraires, à réfléchir aux rapports entre « l'histoire littéraire et la sociologie » (c'est le titre de sa conférence, prononcée le 29 janvier 1904 à l'École des hautes études sociales de Paris). Devant ce parterre de sociologues, Lanson commence par dissocier les deux disciplines en raison de leur incompatibilité, avant d'essayer de trouver une « étroite connexion » (1904 : 625) entre les deux points de vue, grâce notamment au facteur médiateur qu'est le public, qui « commande l'œuvre [...] sans s'en douter » (1904 : 626) et confère de la sorte une dimension collective à l'acte au départ individuel de l'auteur. Cela dit, même si l'historien de la littérature dégage « le rapport de l'œuvre à l'auteur et aux divers publics devant lesquels elle a passé », son but ultime n'en est pas moins « toujours un individu », plus précisément « la description exacte de l'individualité littéraire » (1904 : 623). L'exactitude de cette description est cruciale, car elle sert à mieux connaître le particulier, un but aussi louable aux yeux du positiviste Lanson que celui assigné aux savants par Aristote déclarant dans sa *Métaphysique* qu'*il n'y a de science que du général*.

À lire ces considérations épistémologiques vieilles d'un siècle, on se surprend à penser que les choses, au fond, n'ont pas tellement changé. Les littéraires s'attachent toujours à « l'individualité littéraire », voire à l'écrivain d'exception, souscrivant sans le savoir à l'axiome lansonien selon lequel « *il n'y a de connaissance que du particulier* » (1904 : 624). Tel n'était pas (et n'est toujours pas) l'avis des sociologues, lesquels s'intéressent davantage à la dimension collective. L'objet de leurs connaissances est la société, non l'individu. D'origine philosophique, ce dernier concept « compte parmi les plus confus [...] de la pensée

¹ Ce texte poursuit une réflexion entamée en espagnol dans Grutman (2009b, 2011).

quotidienne » selon Norbert Elias² (1991a : 138) : il « fige l'homme sous la forme d'un adulte indépendant, solitaire, situé en dehors de tout réseau relationnel, sans qu'il ait jamais été enfant » (1991a : 138 et 141). L'être humain ainsi figé et coupé du social (*homo clausus*) est au mieux « une image idéale » (1991a : 141), au pire « un mythe » (1991a : 144) pour Elias, qui comprend l'homme comme *energeia* plutôt que comme *ergon*, le résultat toujours provisoire d'un long processus de socialisation...

S'agissant de l'autotraduction, le point de vue littéraire a fait appréhender ce phénomène à travers l'étude isolée de quelques cas certes fascinants, mais dont le caractère représentatif et explicatif ne va pas de soi. Au premier rang, évidemment, Samuel Beckett, dont le nom ne manque jamais à l'appel. Son dossier est de loin le plus étudié : une bonne demi-douzaine de livres traite spécifiquement de son bilinguisme d'écriture ; les articles sur le sujet rempliraient facilement une étagère de bibliothèque. À force de creuser sa biographie (qui contient sans le moindre doute des éléments pertinents pour l'étude de ses choix linguistiques), on connaît de mieux en mieux ce que Lanson appellerait « l'individualité littéraire » de Beckett. Nous connaissons la chronologie (Sardin, 2002 : 29-31) et les étapes (Montini, 2009) de son bilinguisme littéraire, ce qui nous aide à repérer des moments-clefs. Nous sommes aussi beaucoup mieux renseignés sur la manière dont il se traduisait, qui a forcément évolué au fil des ans.

C'est bien, c'est beaucoup même, mais il reste des pistes à explorer. Qu'en est-il, par exemple, de la « configuration » (pour parler comme Elias, 1991a : 154-161) dont fit partie Beckett ? Qu'en est-il de sa double « trajectoire » (au sens de Bourdieu) dans les champs littéraires français et britannique ? Faute d'avoir été restitué (sans pour autant l'y réduire) aux contextes qui furent les siens, Beckett est pratiquement devenu une sorte de comète de Halley. Pour des raisons exposées plus longuement ailleurs (Grutman, 2013a et b), il me semble tout à fait souhaitable de parler de Beckett, mais à condition d'aller au-delà de son cas fort particulier. C'est à ce prix seulement qu'il deviendra possible de décrire et d'expliquer l'autotraduction en tant que telle.

En effet, et c'est là que réside l'erreur à mon avis, Beckett a souvent été considéré comme un exemple *sui generis*, un surdoué, une exception géniale et, par conséquent, une confirmation implicite de la règle voulant que la création « normale » s'exprime en une seule langue, à la fois maternelle et nationale. Loin de remettre cette règle en question, Beckett a été ramené au statut d'*hapax legomenon*, d'occurrence unique et isolée dans le corpus. Or, en le confinant dans ce rôle somme toute marginal, on réduit considérablement la portée heuristique de son « cas ». Beckett n'explique plus que Beckett.

Il n'est pas dit que l'on réglera ce problème simplement en élargissant le corpus à un plus grand nombre de « cas célèbres » étudiés *in splendid isolation* (comme avaient coutume de dire les diplomates britanniques) et chéris pour leur caractère spectaculairement idiosyncrasique. Encore faut-il dépasser la vision atomistique, partielle et parcellisée, que nous continuons à avoir de l'autotraduction. En juxtaposant par exemple Samuel Beckett et Vladimir Nabokov (qui sont les dieux jumeaux de l'autotraduction, ses Castor et Pollux), Julien Green et Nancy Huston (anglais-français), Ariel Dorfman et Rosario Ferré (anglais-espagnol), ou encore Isak Dinesen/Karen Blixen et Eileen Chang (en tant qu'autotraductrices), indépendamment des contextes sociohistoriques dont héritèrent ces auteurs, on risque d'obtenir une galerie de portraits certes impressionnante, mais au pouvoir explicatif limité, malgré l'intérêt certain de ces écrivains (ou d'autres autotraducteurs canoniques, car la liste pourrait facilement s'allonger).

² Elias (1991b) qui avait toutefois intitulé son dernier livre, resté inachevé, *Mozart : sociologie d'un génie*. Plus récemment, Bernard Lahire (2004 : 695-736) a défendu le projet contre-intuitif d'une sociologie des individus.

L'(auto)traduction dans la « galaxie » des langues

Il est moins utile d'énumérer des noms – fussent-ils ceux de « granzécrivains » – que de chercher ce qui permet de rapprocher les portraits (ou, au contraire, de les opposer). Un des critères qui donne accès à cette dynamique sous-jacente est la langue. Est-ce une pure coïncidence, en effet, que le bilinguisme des autotraducteurs contemporains les plus en vue comprenne presque toujours la langue anglaise et que, pour un nombre important parmi eux, l'autre langue soit le français ? Ne nous y trompons pas : ce sont là les deux langues les plus lues (et, si l'on se fie à l'*Index translationum* de l'Unesco, les plus traduites) au monde, de telle sorte qu'il devient légitime de se demander si leur diffusion planétaire, hier par la colonisation, aujourd'hui par la communication, a quelque chose à voir avec la popularité critique de monstres sacrés comme Beckett ou Nabokov.

Si l'on remonte dans le passé, on constate sans surprise que le français était une langue-carrefour pour l'autotraduction. Au cours de leurs recherches sur le sujet, Jan Walsh Hokenson et Marcella Munson se sont rendu compte que le français revenait avec une « fréquence disproportionnée » (2007 : 15) dans le répertoire des écrivains bilingues qu'elles étudiaient. Par voie de conséquence, les deux-tiers de la douzaine d'autotraducteurs qui ont droit à un médaillon dans leur livre travaillèrent soit à partir du français soit vers le français (soit encore dans les deux sens) : Charles d'Orléans au Moyen Âge, Nicole Oresme et Remy Belleau à la Renaissance, Carlo Goldoni au siècle des Lumières, Stefan George, Giuseppe Ungaretti, Julien Green et Samuel Beckett au siècle des guerres mondiales.

Aujourd'hui, on le sait, c'est l'anglais qui exerce ce pouvoir d'attraction. Sa position est tellement hégémonique que le politologue néerlandais Abram De Swaan (1993 : 220 ; 2001 : 4-6) a pu proposer la métaphore de la « galaxie » mondiale des langues. En son centre se trouve un soleil (l'anglais) autour duquel tournent une douzaine de langues-planètes (le mandarin, l'allemand et le japonais, l'hindi, le russe et l'arabe, l'espagnol, le français et le portugais, enfin le malais et le swahili), avec chacune leurs langues-satellites et ainsi de suite³. En mettant à nu les forces centripètes qui font graviter les différents corps célestes vers un centre, ce modèle « galactique » met un peu d'ordre dans l'apparent désordre babélien des milliers de langues parlées sur Terre. Il a été repris et développé par le sociolinguiste français Louis-Jean Calvet (1999 : 76, 88), qui a multiplié les paramètres permettant de déterminer l'importance relative des langues de manière à obtenir un véritable « Baromètre des langues », mis au point avec l'aide de son frère, le mathématicien Alain Calvet, et disponible en ligne. Chez Calvet, une dizaine de langues « supercentrales » (les mêmes que chez De Swaan, moins le japonais et l'arabe) tournent autour du soleil anglais et « sont à leur tour pivot de la gravitation de cent à deux cents langues centrales autour desquelles gravitent enfin six à sept mille langues périphériques » (2007 : 46).

De Swaan et Calvet tombent d'accord sur le « principe que les langues sont reliées entre elles par des bilingues, et que les systèmes de bilinguisme sont hiérarchisés, déterminés par des rapports de force. Ainsi un bilingue arabe-berbère au Maroc est toujours de première langue berbère, un bilingue wolof-français au Sénégal est toujours de première langue wolof, un bilingue alsacien-français en Alsace est toujours de première langue alsacienne, etc. »

³ « *The world language system may be characterized as a galaxy of languages: at the first level, arrays of regional languages surround a central, national language like satellites around a planet. At the next higher level, these national languages are themselves peripheral with respect to a supranational central language, like planets circling the sun in the solar system. In this way the thousands of languages spoken on the globe are each connected to any one of, say, a hundred national languages through multilingual speakers. These numerous national languages, in turn, are each linked to one out of a dozen supranational languages. In the midst of this galaxy there is one language that is spoken by more multilingual speakers in the supranational language groups than any other and that is therefore central to all central languages. This supercentral language is, of course, English.* » (De Swaan, 1993: 220)

(Calvet 2007 : 46). En vertu de la force centripète propre à ce système, chaque (groupe de) locuteur(s) apprend normalement soit une langue plus centrale que la sienne soit une langue qui se situe sur la même orbite, mais il est rare qu'un bilingue ajoute à son répertoire une langue plus périphérique que la sienne.

Par conséquent, le poids relatif d'une langue (source de sa force d'attraction gravitationnelle) ne dépend pas seulement du nombre de personnes qui l'ont comme langue première ou unique, mais se calcule aussi à partir du nombre de locuteurs bilingues qui s'en servent comme langue seconde : plus une langue est pratiquée par des gens qui en connaissent déjà une (ou plusieurs) autre(s), plus elle aura de chances d'avoir un statut international. Pour les frères Calvet (2012), la proportion des bilingues ou polyglottes dans le nombre total de locuteurs d'une langue est ainsi un indice de son « taux de véhicularité ». Le swahili, disent-ils, est « une langue de communication majeure en Afrique de l'est, parlée par plusieurs dizaines de millions d'individus qui ont une autre langue pour L1 » (ou première). De même, la montée fulgurante de l'anglais, si elle s'explique par ses quelque 300 millions de *native speakers*, doit davantage encore aux 700 millions de bilingues non anglophones au départ – ceux-là mêmes parfois dont les ancêtres avaient appris le français pour exactement les mêmes raisons –, pour qui il est devenu la langue véhiculaire. Ce raisonnement permet aussi de comprendre que des langues comme l'arabe ou le mandarin occupent une place moins centrale que ne le suggérerait leur nombre de locuteurs natifs (Calvet, 2007 : 49-54) : c'est que ces derniers apprennent volontiers l'anglais (ou le français, pour les arabophones), langues au rayonnement duquel ils contribuent ainsi, alors que l'arabe et même le chinois s'ajoutent encore beaucoup moins souvent au répertoire de l'élite polyglotte internationale.

Il existe donc une hiérarchie et un déséquilibre entre les langues du monde. En somme, on peut leur appliquer le commandement final de *La Ferme des Animaux* : si toutes sont en principe égales, certaines le sont plus que d'autres. À la bourse mondiale des langues, toutes n'ont pas la même cote, non pas tant en raison de leurs qualités intrinsèques (leur valeur d'usage, disait Marx) qu'en raison de leur valeur d'échange. Il y en a qui ouvrent relativement peu de portes et d'autres qui permettent de communiquer avec un plus grand nombre de personnes ; il y en a qui prétendent à une très grande ancienneté et d'autres qui ont été standardisées ou même codifiées beaucoup plus récemment ; enfin, il y en a à partir desquelles on traduit beaucoup et d'autres qu'on traduit beaucoup moins, car ce déséquilibre structurel affecte également la forme particulière de trafic qu'est la traduction.

Les études culturelles de la traduction, qu'il s'agisse des travaux classiques réalisés dans le cadre de la théorie du polysystème ou de ceux, plus récents, d'inspiration sociologique (bourdieusienne notamment), reconnaissent la nature intrinsèquement asymétrique des contacts entre les littératures. « *There is no equality in literary contacts* », fit observer Itamar Even Zohar⁴ (1978 : 48) il y a trente-cinq ans. Il entend par là que les interférences entre des systèmes littéraires sont d'habitude unilatérales (de telle sorte que ce sont en fait des importations, non des échanges). Une littérature cible, tout en important beaucoup d'éléments d'une littérature source, a fort peu d'effet sur cette dernière : ainsi, il n'y a aucune commune mesure entre l'influence exercée par les écrivains russes en France (y compris après la parution du *Roman russe* (1886) de Vogüé) et l'impact énorme de la littérature française dans la Russie des 18^e et 19^e siècles. Even Zohar (1978 : 46 ; 1990 : 55 ; on peut le lire en français dans Oseki-Dépré, 1999 : 66-74) ajoute qu'il faut distinguer les contacts entre des systèmes bien établis et relativement *indépendants* des interférences entre des systèmes peu ou pas consolidés, flous et fluides, qui *dependent* en tout ou en partie d'autres systèmes littéraires. À cause précisément de leur dépendance, les littératures appartenant à cette deuxième catégorie

⁴ Au moment de mettre à jour cet article pour *Poetics Today*, il changea la phrase en question, qui se lit maintenant comme suit : « *There is no symmetry in literary interference* » (Even Zohar, 1990: 62).

offrent moins de résistance aux interférences venues d'ailleurs que celles de la première catégorie.

Dans son livre sur *La République mondiale des Lettres*, Pascale Casanova (1999) arrive à peu près à la même conclusion, mais à partir d'autres prémisses. Casanova étend aux relations littéraires internationales les hypothèses formulées par Pierre Bourdieu (1992) au sujet du champ éminemment national de la littérature française. Elle cherche à mieux cerner le fonctionnement de la littérature mondiale, conçue comme un champ de forces, un champ clos, un espace où des écrivains de différentes nationalités entrent en concurrence et en lice.

[...] dans l'univers littéraire, c'est la concurrence qui définit et unifie le jeu tout en désignant les limites mêmes de l'espace. Tous ne font pas la même chose, mais tous luttent pour entrer dans la même course (concursus) et, avec des armes inégales, tenter d'atteindre le même but : la légitimité littéraire. (Casanova, 1999 : 63).

Fidèle en cela à la théorie de l'action sociale développée par Bourdieu (1994), elle s'intéresse aux gens derrière les choses, aux *agents* des *res agenda*, aux médiateurs et négociateurs plus ou moins puissants, plus ou moins vulnérables. Even Zohar (1990) conceptualisant les « universaux » du contact ou de l'interférence littéraires observait surtout les choses, les *res* (textes, genres, modèles et conventions d'écriture) qui circulaient entre les littératures et passaient de l'une à l'autre. Sans minimiser ces différences, les conclusions des deux chercheurs frappent cependant par leur grande convergence : en tant que contact entre des ensembles de prestige et de statut variables, en synchronie aussi bien qu'en diachronie, la traduction est le plus souvent de nature asymétrique.

Il n'en va pas autrement pour l'autotraduction. Je ne veux pas parler du fait (facile à vérifier) qu'elle constitue une étape quantitativement peu importante dans la carrière de la plupart des écrivains bilingues. Il est en effet curieux de voir que tant d'auteurs tentés par l'expérience s'arrêtent après un ou deux essais⁵. Nettement moins nombreux sont les autotraducteurs qui persistent et signent, produisant une quantité de textes sinon identique du moins comparable dans chaque langue, de manière à obtenir une sorte de planche de Rorschach. Je ne veux pas non plus insinuer qu'il y aurait un déséquilibre qualitatif, esthétique, entre les deux versants d'une œuvre bilingue, mais plutôt prendre acte du fait que la *transaction* traductionnelle est elle-même rarement horizontale, mais met souvent en présence des parties inégales, c'est-à-dire des langues au statut et au prestige assez différents pour qu'un véritable dialogue soit difficilement imaginable.

Dans un autre travail, intitulé « Consécration et accumulation de capital littéraire », Pascale Casanova s'est penchée sur la traduction comme « forme de reconnaissance littéraire », source et canal de légitimation :

[...] loin d'être l'échange horizontal ou le transfert pacifié souvent décrit, la traduction ne peut être comprise, au contraire, que comme un « échange inégal » se produisant dans un univers fortement hiérarchisé. Du même coup, elle peut être décrite comme l'une des formes spécifiques du rapport de domination qui s'exerce dans le champ littéraire international ; et aussi, de ce fait, comme un enjeu essentiel des luttes pour la légitimité qui se livrent dans cet univers, c'est-à-dire comme l'une des voies principales de consécration des auteurs et des textes. Ce point de vue pourrait aussi permettre de dépasser la conception de la traduction comme relation singulière entre un texte et sa transcription, en réinscrivant chaque traduction dans le réseau mondial des relations de domination littéraire dont elle est l'une des formes. (Casanova, 2002 : 7-8).

⁵ On possède des chiffres assez précis pour les autotraducteurs basques : les recherches de Manterola (2011 : 123) montrent que 37 sur 63 auteurs de ce type (59 %) se sont traduits une seule fois et 47 sur 63 (75 %) une ou deux fois ; elle n'a trouvé que 4 auteurs ayant plus de dix autotraductions à leur actif.

Dans son livre, la traduction apparaissait déjà comme « l'enjeu et l'arme majeurs de la rivalité universelle entre les joueurs, une des formes spécifiques de la lutte dans l'espace littéraire international » (Casanova, 1999 : 188-189). Même en dehors de toute stratégie concertée, l'intervention qu'elle constitue n'est jamais innocente : tout dépendra, d'une part, du sens dans lequel s'opère le transfert (selon qu'il s'agit d'importation ou au contraire d'exportation d'œuvres littéraires par le biais de la traduction) ; d'autre part, « de la relation [d'(in)égalité] entre les langues entre lesquelles il s'accomplit. » (1999 : 189).

Pour Casanova en effet, davantage que pour Even Zohar, la position relative occupée par telle ou telle littérature est intimement liée au prestige de la langue dans laquelle elle est écrite. Ce prestige n'est pas dès lors purement sociopolitique mais également littéraire : « Il s'agit [...] de la croyance proprement littéraire attachée à une langue, de la valeur qui lui est accordée littérairement » (Casanova, 2002 : 8), en fonction d'une pléthore de critères qui, pour être subjectifs, n'en sont pas moins d'une efficacité redoutable à l'heure de marquer des différences : « son ancienneté, [le] prestige de sa poésie, le raffinement de [se]s formes littéraires » (*ibid.*).

À partir de l'opposition entre des langues qu'elle appelle « dominantes » (« centrales », dans la terminologie de De Swaan) et « dominées » (ou périphériques), c'est-à-dire moins cotées à la bourse mondiale des langues, Casanova (2002 : 9-10) arrive à une typologie des transferts traductionnels qui prévoit les quatre possibilités suivantes :

1. la traduction d'une langue symboliquement dominante vers une autre langue dominante (centrale) ;
2. la traduction d'un texte écrit dans une langue dominante vers une langue dominée ;
3. la même opération dans le sens inverse – d'une langue dominée vers une langue dominante ;
4. la traduction d'une langue symboliquement dominée (périphérique) vers une autre langue dominée (périphérique).

Ces distinctions sont basées sur le statut global des langues source et cible, soit leur « poids » variable dans le modèle « gravitationnel » décrit plus haut. Ce raisonnement s'applique à l'autotraduction, à condition de tenir compte de deux facteurs supplémentaires.

Dans le cas qui nous concerne, d'abord, l'asymétrie peut également être le résultat d'une configuration moins globale, vu que la cohabitation de deux langues sur un même territoire ou dans le cadre d'un même État génère souvent des différences de statut : officiel, co-officiel, non officiel, etc. À la dimension planétaire sur laquelle insiste Casanova s'ajoute de la sorte une dimension plus locale, nationale ou même régionale, car le bilinguisme peut concerner une partie seulement d'un État-nation (c'est le cas au Canada, où le contact entre le français et l'anglais ne marque pas toutes les provinces, loin de là). Cet ancrage local de l'asymétrie linguistique, notamment par le biais de la diglossie (Grutman, 2011 : 71-77 ; Lagarde, à paraître), joue un rôle considérable dans le cas de l'autotraduction, où l'auteur de l'original et le traducteur sont une même personne, qui se trouve souvent à habiter la frontière (ou à tout le moins une zone de contact/conflit) linguistique. L'observation d'Uriel Weinreich à l'effet que « *the bilingual speaker is the ultimate locus of language contact* » et que, par conséquent, « *even socio-cultural factors regulate interference through the mediation of individual speakers* » (1967 [1953] : 71), aura rarement été aussi pertinente. Biculturels en plus d'être bilingues, les autotraducteurs sont des courroies de transmission de forces et de pressions sociales qui sont généralement dédoublées et délocalisées dans les autres transferts traductionnels, où il est plus rare qu'auteur et traducteur appartiennent à la même

communauté ou habitent le même territoire (voire le même pays : on traduit la littérature espagnole en Allemagne, la littérature américaine en France, etc.).

La deuxième différence concerne l'agentivité (*agency*) de l'autotraducteur, qui prend souvent lui-même la décision de se traduire, pour des raisons diverses (tantôt externes – socio-politiques, commerciales ou psychologiques – tantôt internes à l'œuvre, liées à des questions de poétique ou d'esthétique), mais qui concernent au premier chef ses propres projets d'écriture (Anselmi, 2012 : 34-44 ; Gentes, à paraître). L'impulsion vient donc d'abord de lui, contrairement à ce qui se passe habituellement, du moins à l'époque moderne, où une traduction (disons « allographe ») répond généralement à une demande du marché et fait l'objet d'un contrat entre deux maisons d'édition (l'auteur ayant souvent cédé ses droits de traduction). Aujourd'hui, l'initiative de traduire ou non telle ou telle œuvre appartient assez rarement au traducteur et encore moins fréquemment à l'auteur de l'original. Mais cela se produit souvent dans le cas de l'autotraduction, où une même personne remplit les deux rôles et peut de ce fait contourner le processus habituel.

Échanges horizontaux et transferts verticaux

La traduction littéraire a longtemps été conçue comme une « simple opération de *translation* (comme le dit justement l'anglais) » entre des « langues nationales égales et juxtaposées », comme « simplement le moyen de faire passer les textes d'un champ littéraire national à un autre » (Casanova, 2002 : 7). Il est vrai que la forme de traduction la plus étudiée est celle qui a lieu entre deux langues officiellement reconnues dans (au moins) un État-nation. Si elle a souvent été envisagée comme un « échange horizontal », c'est précisément grâce au caractère officiel, dominant et central de langues distinctes et autonomes (car guère en contact ou en concurrence sur un même territoire) qui sont à leur tour l'organe de systèmes littéraires bien établis (comme dirait Even Zohar). Dans ces conditions, la traduction peut en effet apparaître comme un signe d'ouverture des frontières, comme un « pont » jeté entre deux rives qu'elle relie, permettant ainsi non seulement la communication, mais aussi le commerce et enfin le changement (si l'on en croit l'adage allemand *Wandel durch Handel*).

Or, nous l'avons vu, ces langues supercentrales ou supranationales sont fort peu nombreuses : on en dénombre à peine dix ou douze, alors que plus de cinq cents langues comptent plus d'un demi-million de locuteurs. La moitié de ces langues-pivot sont d'origine européenne : c'est à partir d'elles que sont faites la très grande majorité des traductions de livres dans le monde entier. D'après l'*Index translationum* de l'Unesco, les six principales langues-source sont, dans l'ordre : l'anglais, le français, l'allemand, le russe, l'italien et l'espagnol. En les combinant, on obtient du reste, sans surprise véritable, les constellations linguistiques de quelques-uns parmi les autotraducteurs les plus cotés : Samuel Beckett, Nancy Huston, Julien Green et Raymond Federman pour le tandem anglais-français ; Vladimir Nabokov et Joseph Brodsky pour la dynamique anglo-russe ; Ariel Dorfman pour le couple anglais-espagnol ; Giuseppe Ungaretti pour l'italien et le français ; Franco Biondi pour l'italien et l'allemand ; Anne Weber pour l'allemand et le français ; etc.

Même si la position privilégiée de leurs langues d'écriture dans la galaxie mondiale confère à ces auteurs une plus grande visibilité, médiatique notamment, on se gardera de les considérer comme des synecdoques, comme des parties censées représenter (et remplacer) le tout. En réalité, ils n'incarnent qu'une des quatre configurations évoquées par Casanova : la seule où il soit vraiment possible de parler d'échanges horizontaux ou réciproques. Dans les trois autres cas, le terrain de jeu (si l'on veut) n'est pas horizontal mais incliné.

Depuis 2009, paraît en Grèce (mais sous la direction de l'Irlandais Michael Cronin) une revue polyglotte qui se spécialise précisément dans l'étude de ces trois autres configurations. Elle s'appelle *mTm*, titre abrégé qui cache : « *minor translating major* », « *major translating minor* » et « *minor translating minor* ». Selon son site Web⁶, la revue a notamment pour objectifs d'examiner l'incidence du statut de langue majeure/mineure sur la pratique de traduction, d'étudier la spécificité des traductions majeures > mineures (et vice versa) et de promouvoir l'étude des traductions entre langues mineures.

Le fait que l'on ait pu regrouper ces configurations montre bien qu'il s'agit d'un faisceau, d'un ensemble. D'où l'intérêt qu'il y aurait (à mon sens) d'introduire, dans la typologie de Casanova, une ligne de démarcation plus nette entre deux types de traduction, à savoir :

1. celles qui font intervenir des partenaires de statut potentiellement égal ou à tout le moins comparable ; pour des raisons qui apparaîtront plus loin, cela correspond surtout à la première catégorie de Casanova, soit celle des échanges horizontaux, symétriques entre des langues dominantes, centrales.
2. celles qui mettent en présence des langues de statut trop inégal pour que le transfert puisse ressembler à un échange (mot qui implique une forme de réciprocité).

Pour souligner que ce deuxième type de transfert est tout sauf « horizontal », je le dirai « vertical », en empruntant une image à des travaux relativement anciens, qui ne relèvent pas de la sociolinguistique (comme on aurait pu s'y attendre) mais de la philologie romane.

Dans une remarquable enquête de sémantique historique sur le mot et la notion du *traduire* tels qu'ils se sont développés au Moyen Âge et à la Renaissance, Gianfranco Folena distingue entre, d'une part, « un traduire 'vertical', où la langue de départ, généralement le latin, a un prestige et une valeur qui transcendent ceux de la langue d'arrivée » et, d'autre part, « un traduire 'horizontal' [...] entre des langues qui ont des structures similaires et de fortes affinités culturelles, comme les langues romanes⁷ ». Folena étend ainsi au domaine de la traduction une opposition introduite dans les études médiévales par Paul Zumthor (1963 : 29-31). Chez Zumthor, le « bilinguisme vertical » combinait le latin et une langue dite « vulgaire » dans un même manuscrit ; il s'oppose au « bilinguisme horizontal », qui faisait exclusivement appel aux langues vernaculaires devenues conscientes de leur identité différentielle (non latine) depuis le retour au latin « pur » pensé et prôné par Alcuin, maître d'œuvre de la renaissance carolingienne. On aura cependant compris que la direction « verticale » que Zumthor et Folena attribuent, le premier à la subordination des parlers dits « vulgaires » du peuple au latin savant, véhicule à la fois du christianisme et des arts libéraux, le second à la *translatio studii*, est une autre façon de nommer l'asymétrie qualitative entre les langues, tant et si bien que leur distinction peut s'appliquer à des situations plus récentes, où le latin ne joue plus aucun rôle.

L'idée d'une telle traduction « verticale » se trouve au cœur de l'article de Pascale Casanova, même si elle n'emploie pas le mot. Quand elle parle du mouvement allant d'une langue centrale vers une langue clairement moins centrale ou vice versa, il s'agit en réalité de deux mouvements opposés et de deux cas « incommensurables » (Casanova, 2002 : 10), qui n'ont en commun que leur caractère asymétrique. Les étudier ensemble comme s'ils relevaient d'une même dynamique, nous avertit-elle, serait une grave erreur de méthode. Dans un cas, en effet, le transfert asymétrique s'effectue en aval, car il va du haut vers le bas (centre > périphérie), tandis que, dans l'autre, il s'effectue en amont et va vers le haut. Dans le

⁶ Voir <http://www.mtmjournal.gr/default.asp?catid=434>.

⁷ « [...] si deve distinguere un tradurre 'verticale', dove la lingua di partenza, di massima il latino, ha un prestigio e un valore trascendente rispetto a quella d'arrivo [...] e un tradurre 'orizzontale' [...] fra lingue di struttura simile e di forte affinità culturale come le romanze » (Folena, 1973 : 65-66).

premier scénario, toujours selon Casanova, la traduction est la voie par laquelle les littératures moins dotées peuvent accumuler du « capital symbolique » (Bourdieu) en important les œuvres classiques de traditions perçues comme plus prestigieuses; dans le deuxième, elle apparaît plutôt comme un moyen et un instrument de consécration dans une langue plus largement diffusée pour des œuvres provenant de littératures périphériques et/ou minoritaires. C'est pourquoi Casanova parle respectivement de « traduction-accumulation » et de « traduction-consécration » (2002 : 9-15).

Une autre façon de nommer les deux visages de la même logique asymétrique qui sous-tend les « courants » traductionnels (au sens où l'on parle de courants marins) est de parler d'*infraduction* pour désigner le mouvement descendant (celui qui part de la langue la plus en vue) et de *supraduction* pour désigner au contraire le mouvement ascendant (celui qui part de la langue moins prestigieuse et/ou diffusée). L'intérêt de cette terminologie⁸ par rapport à celle de Casanova est de permettre de mieux décrire le quatrième et dernier cas de figure, soit la traduction entre deux langues symboliquement dominées, dont Casanova se contente de dire qu'elle est « très rare » (2002 : 10). En réalité, comme nous le verrons plus loin, cette configuration prend souvent la forme d'une traduction indirecte, qui fait appel à une troisième langue plus centrale, de telle sorte qu'elle peut fort bien être analysée comme la succession de deux transferts verticaux : une supraduction (périphérie 1 > centre) suivie d'une infraduction (centre > périphérie 2).

Parler comme un Basque espagnol

La logique (double mais opposée, non complémentaire) ainsi mise à nue n'est pas une vue de l'esprit. Je l'ai trouvée exprimée de manière exemplaire dans une interview accordée par Lluís Jou à la fin de son mandat de directeur de la politique linguistique à la *Generalitat de Catalunya* (1996-2003), un poste qui suppose un engagement concret dans la défense d'une culture minoritaire.

En ce qui concerne la traduction d'œuvres étrangères en catalan, Jou estime que l'accès direct au « patrimoine culturel de l'humanité » permet de rehausser le prestige de la langue cible, ce qui va dans le sens de « l'accumulation de capital symbolique » :

La traducció al català d'obres escrites en altres llengües és clau perquè es pugui accedir en català al patrimoni cultural de la humanitat sense haver de passar per llengües d'interposició i, per tant, contribueix d'una manera molt significativa al prestigi de la llengua. (Branchadell, 2003 : 180)

[La traduction en catalan d'œuvres écrites dans d'autres langues est un élément clé pour que l'on puisse avoir accès en catalan au patrimoine culturel de l'humanité, sans devoir passer par des langues intermédiaires [d'interposition⁹]; elle contribue donc de manière significative au prestige de la langue [catalane]].

Plus loin, Jou affirmera que la traduction à partir du catalan (donc l'opération inverse, de la périphérie vers le centre) est « un outil essentiel » pour faire la promotion de la littérature catalane *urbi et* (surtout) *orbi*. Au-delà de « la langue et de la culture qui s'y exprime », les

⁸ Ces termes sont apparemment utilisés aussi en ophtalmologie, où ils désignent deux mouvements verticaux de l'œil, soit l'élévation du regard (supraduction) et son contraire, l'abaissement (infraduction). Une petite recherche Google montre par ailleurs qu'au 18^e siècle, dans des travaux de physique mécanique, d'optique et d'astrologie, les termes latins *ascensus* et *descensus* désignaient des mouvements comparables.

⁹ Jou emploie ici le terme (plus agressif, car « *interposició* » désigne le fait de s'interposer, « *interposar-se* ») introduit par le sociolinguiste valencien Lluís V. Aracil (1983).

traductions d'œuvres catalanes permettent de faire connaître « la contribution à la culture universelle que nous faisons et avons fait ». Et Jou d'ajouter qu'elles permettent aussi à « nos écrivains » d'être « plus reconnus » à l'étranger, d'être « mieux en mesure de rivaliser [*competir en millors condicions*] avec ceux qui écrivent dans d'autres langues¹⁰ ». Lisons : dans des langues plus répandues comme le castillan, langue-pivot en Espagne.

Cette possibilité de « *competir en millors condicions* » et d'arriver ainsi à la consécration (nationale ou internationale) peut peser lourdement dans la décision d'un écrivain bilingue, mais de langue maternelle minoritaire, de se traduire dans une langue qui occupe une position plus centrale, autrement dit, de pratiquer une forme de supratraduction ou, plus exactement, de *supra-autotraduction*¹¹. C'est même l'avantage de l'écrivain bilingue de pouvoir initier ce processus sans devoir attendre que son éditeur en prenne l'initiative :

Du point de vue de l'écrivain, l'un des moyens les plus efficaces pour assurer de façon autonome le passage de la frontière littéraire et supprimer totalement la dépendance à l'égard d'un traducteur est l'autotraduction. (Casanova, 2002 : 16)

Il devient en quelque sorte son propre ambassadeur, son propre impresario, son propre courtier (*broker*). Mais l'auteur biculturel qui a accès à une « grande langue » le fera à ses risques et périls. Car l'autotraduction est une arme à double tranchant. Tout en lui donnant plus de visibilité, tout en lui conférant un possible avantage concurrentiel sur ses confrères « confinés » dans leur langue « dominée », ses traductions autographes risquent d'occulter sa création originale en langue-source minoritaire, renforçant par là la position dominante de la langue-cible majoritaire (Parcerisas, 2009 : 121).

Symptomatique à cet égard est la polémique entourant aux États-Unis l'écrivain américain d'origine polonaise Isaac Bashevis Singer (Norich, 1995 ; Seidman, 2006 : 243-275). Son œuvre bilingue est essentiellement composée de contes yiddish imbus de l'ambiance des *shtetlach* est-européens, que Bashevis (devenu IBS en anglais) a adaptés au fur et à mesure au lectorat anglophone, nord-américain et chrétien. Singer eut beau dire qu'en lui donnant le prix Nobel de littérature (en 1978), l'Académie suédoise honorait le yiddish, langue dans laquelle il lut d'ailleurs la première page de son allocution¹², sa décision de se traduire pour conquérir le marché américain n'a pas fait que des heureux. Plus outre, le statut de « *second originals* », qu'il réclamait pour les versions anglaises cotraduites, fit en sorte que ses contes ne soient presque jamais traduits dans des langues tierces à partir du texte yiddish original.

Le déséquilibre entre l'anglais, langue-cible hypercentrale, et la langue-source presque réduite au silence par la *Shoah*, est toutefois tel qu'il constitue un cas-limite. C'est une illustration extrême d'un risque inhérent à la supra-autotraduction : celui de pouvoir se passer d'un original marginalisé, disqualifié, voire effacé, dans la mesure même où le texte autotraduit reçoit le statut de création à part entière. Plus la langue-cible gravite vers ou occupe une position centrale dans la galaxie des langues, plus ce risque sera grand.

C'est ici qu'intervient une autre spécificité du transfert autotraductif, à savoir son ancrage local ou « sociétal » (s'il m'est permis d'employer cet anglicisme désormais acclimaté dans les sciences sociales). Auteur et traducteur (qui n'en font qu'un) habitent forcément le même

¹⁰ « *Les traduccions del català a altres llengües són una eina imprescindible per aconseguir un reconeixement a l'exterior de la llengua catalana i de la cultura que s'hi expressa, perquè fora del nostre domini lingüístic es conegui l'aportació que fem i hem fet amb veu pròpia a la cultura universal i, també, perquè els nostres escriptors siguin més reconeguts i puguin competir en millors condicions amb els que escriuen en altres llengües.* » (Branchadell, 2003 : 181)

¹¹ L'opération inverse, l'autotraduction d'une langue prestigieuse et/ou de grande diffusion vers la langue moins cotée ou diffusée, s'appellerait alors « infra-autotraduction » (voir Grutman, 2011 : 81-86).

¹² On pourra écouter un extrait du discours de réception de Singer sur le site de la Fondation Nobel : http://nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/1978/singer-lecture.html.

territoire. Les publics auxquels ils s'adressent dans chaque langue ne sont pas forcément séparés non plus, physiquement et géographiquement, mais peuvent se voisiner voire se recouper (Grutman, 2007). C'est tout le contraire de la traduction courante qui, franchissant les frontières des langues ET des États, n'est habituellement PAS faite au pays de l'original : aux Pays-Bas, en Italie ou en France, on ne traduit guère (et pour cause) d'auteurs néerlandais, italiens ou français... Dans le cas de l'autotraduction, en revanche, cette situation paraît beaucoup moins absurde, car il n'est pas du tout rare que la langue-source et la langue-cible cohabitent dans un même cadre étatique : songeons à l'Espagne, à la ci-devant Union soviétique, à la Belgique, ou même à la littérature chicana aux États-Unis...

Or ce cadre étatique confère à chaque langue un statut (il)légal, qui peut fort bien surdéterminer le rapport globalement asymétrique entre elles. L'Espagne, pays dont la réalité plurilingue a été reconnue par sa première Constitution postfranquiste (en 1978), est une belle illustration de ce phénomène. Elle l'est d'autant plus que l'autotraduction y est très couramment pratiquée aujourd'hui : le nombre d'auteurs qui se sont eux-mêmes traduits en castillan depuis que les langues régionales (à savoir le catalan, le galicien et le basque) jouissent d'un statut co-officiel dans leur Communauté autonome respective dépasse facilement la centaine.

Règle générale, les écrivains concernés sont d'expression catalane, galicienne ou basque mais bilingues (ou, plus exactement, diglottes). Ils maîtrisent le castillan aussi bien que leur langue maternelle, ce qui leur permet de « supprimer totalement la dépendance à l'égard d[u] traducteur » (Casanova, 2002 : 16), intermédiaire inévitable en temps normaux. Le nouveau statut légal et politique des langues minoritaires leur offre par ailleurs la possibilité d'écrire dans leur langue maternelle avant de se traduire et de jouer ainsi sur les deux tableaux (Parcerisas, 2009 : 120). Cela leur donne une marge de liberté que n'avaient pas leurs ancêtres (un Unamuno, un Camilo José Cela...), qui n'avaient d'autre choix que de publier en castillan s'ils voulaient entrer de plain-pied dans le champ littéraire espagnol.

C'est précisément cette liberté nouvellement acquise que revendique Bernardo Atxaga, auteur de l'œuvre basque la plus vendue de tous les temps, le recueil de nouvelles *Obabakoak* (*Les gens d'Obaba*) :

Tout le monde me disait : "N'écris pas en euskera [basque], c'est une langue difficile à traduire, personne ne lira ce que tu écris". Mais changer de langue me répugnait. De plus, quand j'ai commencé à écrire, l'idée de vendre 5000 exemplaires me faisait horreur. J'étais hostile au marché. J'ai choisi à l'époque d'écrire en basque en sachant que je risquais de n'avoir pas plus de 1 000 lecteurs. Maintenant je suis traduit en 16 langues, comme si j'avais écrit en espagnol. La caisse de résonance est la même¹³. (David, 1995 : s.p.; c'est moi qui souligne).

Atxaga oublie de mentionner qu'il a, de fait, écrit *Obabakoak* en espagnol, car il en a préparé lui-même une version castillane sensiblement modifiée (Garzia, 2002; Manterola, 2013) mais « griffée », signée de la main de l'auteur. C'est de cette version-là, et non de l'original basque, qu'est parti André Gabastou (conformément aux vœux de l'auteur) pour la traduction française parue chez Christian Bourgois. En feront de même Margaret Jull Costa pour la traduction anglaise (parue chez Hutchinson), Sonia Piloto di Castri pour la traduction italienne (chez Einaudi), Johanna Vuyk-Bosdriesz pour la traduction néerlandaise (chez Nijgh & Van Ditmar), etc. De manière symptomatique, le paratexte de ces éditions internationales, grâce à la mention « traduit du castillan » ou son équivalent, transforme Atxaga en un écrivain hispanographe, mettant entre parenthèses sa première langue d'écriture. Cet effet est une

¹³ Voir aussi Jaka Irizar (2005) et surtout la thèse de Manterola (2014 : 145-240) pour une comparaison approfondie des traductions allographes, autotraductions et cotraductions d'Atxaga.

conséquence directe de l'autotraduction, dont le statut particulier avait déjà établi Atxaga comme un *insider*, un écrivain espagnol à part entière « et non un auteur du champ littéraire basque traduit en castillan » (Apalategui, 2004 : 488).

Libre d'écrire (de se réécrire) pour le marché national espagnol, Atxaga a certes insufflé une nouvelle vie au village basque d'antan (comme Singer l'avait fait pour le *shtetl*). Il semble cependant l'avoir fait au prix, non certes de l'oblitération de la langue basque (ce serait trop dire), mais de sa marginalisation (on reconnaît le sort réservé au yiddish dans les « *second originals* » d'IBS), étant donné que l'espagnol, langue nettement plus centrale, a servi de relais vers d'autres langues centrales de la galaxie.

Dans ce cas-ci, cependant, n'entre pas seulement en ligne de compte la force gravitationnelle globale à laquelle sont soumises les langues, mais aussi l'inscription concrète de celles-ci dans le polysystème des littératures d'Espagne. Car la version autotraduite d'*Obabakoak* fut également le texte-source pour les versions catalane et galicienne. Aux yeux du chercheur galicien Xosé Manuel Dasilva, « *resulta legítimo – otros dirán que hasta recomendable – utilizar como punto de partida [...] el texto traducido por el autor, si es que existe* » (2013 : 57). Le texte autotraduit se substitue légitimement (voire avantageusement : *hasta recomendable*) au texte chronologiquement premier parce qu'il porte la griffe de l'auteur. Autrement dit, la traduction indirecte en langue minoritaire à partir d'une autotraduction paraît moins scandaleuse que celle faite à partir d'une traduction allographe. Elle permet aux auteurs non castillanophones d'être lus par des concitoyens appartenant à d'autres minorités nationales de l'Espagne dans leur propre langue, sans que ceux-ci doivent passer par une version intermédiaire en espagnol (Dasilva, 2013 : 58). On n'échappe pas au paradoxe pourtant : si cette dernière est, en tant qu'autotraduction, un substitut idoine (voire idéal) et non un ersatz, pourquoi se priverait-on de la lire ? Si, au contraire, il vaut mieux éviter l'entremise (ou « l'interposition ») du castillan, fût-il instrument d'autotraduction, pourquoi ne pas traduire directement du basque ? Ne serait-ce pas une expression encore plus belle de la solidarité entre les langues minoritaires et les régions linguistiques de l'Espagne ?

La remarque vaut aussi pour le galicien et le catalan, langues morphologiquement apparentées (car descendant du tronc commun latin) et pour lesquelles il devrait donc être plus facile de trouver des traducteurs. En principe du moins, car, en pratique, les choses ne sont pas aussi simples. En effet, l'Espagne plurilingue illustre bien la fragilité des liens entre des langues symboliquement dominées, que ce soit sur le plan international ou sur le plan national.

Sur le plan international, Pascale Casanova avait raison de qualifier de « très rare » (2002 : 10) la traduction directe entre des langues situées en périphérie, sur une orbite excentrée de la galaxie, du fait que les traductions passent par quelques langues supercentrales qui deviennent autant de plaques tournantes. Cette dynamique se trouve parfaitement illustrée dans les deux dossiers consacrés par la revue catalane *Quaderns* (numéros 11, 2004 et 15, 2008) à la question de la traduction littéraire entre le catalan et les langues officielles des nouveaux États-membres admis au sein de l'Union européenne (en 2004 et en 2007). Ce sont, par ordre alphabétique : le bulgare, l'estonien, le hongrois, le letton, le lithuanien, le maltais, le polonais, le roumain, le slovaque, le slovène et le tchèque. S'y ajoute l'irlandais (gaélique), que le Conseil d'Europe a reconnu comme langue officielle de l'UE en 2005 (à la différence des langues régionales de l'Espagne d'ailleurs, dont le catalan !). Les auteurs chargés de l'enquête concernant l'irlandais n'ont pas réussi à identifier des traductions directes en catalan, mais seulement des traductions indirectes, généralement faites à partir de l'anglais et, dans un cas, du français. La raison est simple selon un éditeur chevronné : « *no hi ha constància que ningú tradueixi del gaèlic al català* » (Jaume Vallcorba, cité par Mac Síomóin et Branchadell, 2008 : 130). Le soupçon pèse non seulement sur l'importation (l'intraduction) en catalan, mais aussi sur l'exportation (l'extraduction) : au sujet des premières traductions

roumaines de la littérature catalane, Joan Miquel Ribera Llopis se demande si elles étaient directes ou plutôt réalisées « *a través d'una llengua intermediària* » (cité par Montoliu, 2008 : 107) telles que le français ou l'espagnol¹⁴. Les traductions entre les deux langues devaient d'ailleurs rester rarissimes : en 2011, on ne compte toujours que trente-sept titres catalans qui ont connu les honneurs de la traduction en Roumanie (selon Georgiana Lungu-Badea, 2012 : 37). En Pologne, nous apprend Anna Sawicka (2004 : 17), « *El prestigi i l'experiència professional com a traductor tenen més importància que el coneixement de la llengua original* », de telle sorte que les œuvres catalanes sont souvent confiées à des traducteurs chevronnés parfaitement à l'aise en... espagnol. Elle donne l'exemple de *La plaça del Diamant* de Mercè Rodoreda, pourtant « *la novella catalana més emblemàtica* », qui a été traduit à partir de la traduction castillane par Zofia Chadzynska, célèbre pour ses traductions de Cortázar et Borges.

Sur le plan national, il faut bien constater que la politique linguistique officielle, alors même qu'elle a augmenté le trafic traductionnel entre le castillan et les langues minoritaires d'Espagne, n'a guère rendu plus fréquente l'interaction directe entre ces dernières. Comme le castillan demeure le seul idiome officiel sur l'ensemble du territoire national, il sert de courroie de transmission mais aussi de filtre : l'œuvre qui n'a pas au préalable été (auto)traduite en castillan à partir du basque, du galicien, voire du catalan (la langue maternelle de plus de sept millions de personnes), ne le sera fort probablement pas vers une autre de ces langues.

Le poids du castillan est écrasant. Dans son relevé rétrospectif des traductions faites à partir du basque, Elizabete Manterola (2011 : 122) note que près de la moitié (46,7 %) le furent vers l'espagnol, soit neuf fois plus que vers le français (5,3 %). Pour l'extraduction à partir du catalan, le rapport fouillé préparé par Carme Arenas et Simona Skrabec (2006 : 13-17) montre que, là aussi, le castillan se taille la part du lion. Sur un ensemble de 235 titres catalans traduits entre 1998 y 2003, elles comptent 216 traductions espagnoles, total qui dépasse l'ensemble des vingt-quatre autres langues-cible. C'est un chiffre cinq fois supérieur au total des traductions françaises (40 titres) et même sept fois supérieur aux traductions allemandes (29 titres). Ce déséquilibre est sans doute plus grand encore si l'on ajoute le facteur de la traduction indirecte : il faudrait vérifier si la traduction en castillan a précédé les traductions dans des langues tierces et a donc potentiellement servi d'intermédiaire. Pour les raisons que nous venons de voir, tel est presque certainement le cas des 17 traductions galiciennes et des trois traductions basques d'œuvres catalanes recensées par Arenas et Skrabec.

Si les traductions directes entre les langues régionales d'Espagne sont très rares, les autotraductions de ce type sont pour ainsi dire inexistantes. En effet, dans ce « paradis » de l'autotraduction qu'est l'Espagne postfranquiste, on peine à trouver un seul écrivain – l'invitation est ainsi lancée aux chercheurs de la péninsule de trouver des contre-exemples – qui se soit traduit lui-même entre le catalan et le galicien, le basque et le catalan, le galicien et le basque (ou vice versa). Pour ce faire, cet écrivain devrait être non seulement diglotte mais trilingue. La quasi-totalité des transferts autotraductionnels a lieu entre l'une de trois langues minoritaires et l'espagnol, qui sert en plus de langue-cible dans la très grande majorité des cas. À l'occasion, des écrivains minoritaires d'Espagne, en Catalogne surtout, se traduisent soit à partir d'une langue non espagnole (l'anglais pour Roser Caminals, le tchèque maternel de Monika Zgustova) soit vers une langue non espagnole (le français surtout, comme dans le cas de Victor Mora ou de Josep Carner, ce dernier avec l'aide de sa femme, la Belge Émilie Noulet, également traductrice de Pere Calders). Mais ce phénomène est lui aussi extrêmement

¹⁴ Tout porte à croire en effet que c'est le cas des *Laude* de Joan Maragall, vraisemblablement traduites par Alexandru Popescu-Telega en 1922 à partir du recueil (autotraduit?) d'*Elogios* (1913) que Maragall avait publié en espagnol, alors que les « *elogis* » catalans n'avaient pas été réunis en volume.

rare, l'autotraduction paraissant soumise à des forces centripètes plus fortes encore que les traductions allographes.

Les chiffres obtenus par Elizabete Manterola (2011 : 122-123) sont peut-être les plus éloquents à cet égard. Alors que 45 % des auteurs basques traduits en espagnol (63 sur un total de 141) sont des autotraducteurs et qu'environ la moitié des titres traduits du basque sont des autotraductions, des proportions dont on conviendra qu'elles sont énormes, plus élevées que dans aucune des littératures dont j'ai connaissance, elle n'a guère trouvé que trois autotraducteurs basques qui travaillent vers le français (et aucun qui se serve d'une autre langue minoritaire de l'Espagne). Et encore : le choix du français, effectivement extraterritorial par rapport à l'État espagnol, ne remet pas du tout en question l'importance du cadre étatique, puisque les trois noms mentionnés par Manterola (les écrivaines contemporaines Itxaro Borda et Aurelia Akotxa, ainsi qu'Étienne Decrept Etchemaitte, un librettiste d'opérette originaire de Bayonne, actif au début du 20^e siècle) sont ceux de citoyens français nés au Pays basque Nord qui se traduisent dans la langue centrale de leur propre État.

Pour (ne pas) conclure

Dans l'Espagne d'aujourd'hui, l'autotraduction, en plus d'être asymétrique ou verticale, apparaît le plus souvent sous les espèces de la supraduction ou, en l'occurrence, de la « supra-autotraduction ». Impliquant un mouvement localement ascendant (du bas vers le haut) et globalement centripète (de la périphérie vers le centre, de la langue dominée vers la langue dominante), elle représente une forme d'affranchissement par rapport aux frontières linguistiques en général et aux limites géopolitiques de certaines langues en particulier. C'est également une revendication de liberté et une manière d'autopromotion. Cette solution individuelle (pour l'auteur minoritaire) ne pourra toutefois jamais devenir une solution collective (pour la langue minoritaire).

Quant au mouvement descendant et centrifuge de « l'infra-autotraduction », s'il est rarissime dans l'Espagne postfranquiste, il semble bien caractériser la démarche d'autres écrivains minoritaires du 20^e siècle. Pour le Sicilien Luigi Pirandello (*Lumie di Sicilia, Pensaci, Giacomino/Giacuminu!*), le Majorquin Llorenç Villalonga (*Bearn*) ou le Gantois Camille Melloy, né De Paepe (*L'Âne de Bethléem/Het ezeltje van Betlehem*), traduire leur propre pièce, roman ou conte de Noël dans la langue locale était une façon de « reterritorialiser » ces œuvres en les restituant à la réalité qu'elles prétendaient exprimer. À l'écrivain exilé ou migrant ayant percé dans la langue convoitée de la culture d'accueil (Panait Istrati hier, Marco Micone aujourd'hui), préparer une version subséquente dans son parler natal (presque toujours moins prestigieux dans le pays d'adoption) permet de renouer avec les origines. L'infra-autotraduction n'a donc rien de dégradant, mais confère souvent un cachet d'authenticité à une œuvre « déterritorialisée ».

Des réflexions qui précèdent, il ressort que l'autotraduction s'exerce souvent dans des situations fortement marquées par un certain nombre de variables contextuelles. Au premier plan parmi celles-ci se trouvent le déséquilibre, l'inégalité, la hiérarchie entre la langue-source et la langue d'arrivée. Caractéristique des transferts traductifs en général, cette asymétrie serait davantage accentuée dans le cas de l'autotraduction du fait de l'ancrage « sociétal » de cette dernière. Le déséquilibre national entre langues dominées et dominantes serait plus prononcé encore que dans la galaxie globale des langues, ce qui a pour conséquence, d'une part, de transformer en pivot la plus centrale des langues en contact et, d'autre part, de réduire à néant (ou presque) les contacts entre les langues dominées, doublement minorisées (à l'échelle abstraite de la planète et à l'échelle concrète de la nation). Il apparaît ainsi que le choix de traduire – ou pas – est plus conditionné qu'on ne le croirait par l'asymétrie entre les

langues (fort peu nombreuses) à partir desquelles on a traduit beaucoup et celles (l'immense majorité) à partir desquelles on continue à traduire beaucoup moins. On peut enfin faire l'hypothèse que cette différence de statut affecte non seulement la place qu'occupe la littérature en traduction dans une culture donnée, mais encore la nature même de la traduction en tant qu'opération socio-stylistique et discursive.

Bibliographie

- ARACIL, Lluís V., 1983, « La situació minoritària » dans id., *Dir la realitat*, Ed. Països Catalans, Barcelone. (URL : <http://www.contrastant.net/autoritas/aracil/minoritaria.htm>).
- ANSEMI, Simona, 2012, *On Self-translation: An Exploration in Self-translators' Teloi and Strategies*, LED, Milan.
- APALATEGUI, Ur, 2004, « Le phénomène Bernardo Atxaga, ou la difficile gestion d'une carrière littéraire bilingue », dans Christian Lagarde (dir.), *Écrire en situation bilingue*, Presses Universitaires de Perpignan, pp. 485-492.
- ARENAS, Carme et SKRABEC Simona, 2006, *La literatura catalana i la traducció en un món globalizat*, Institució de les Lletres Catalanes/Institut Ramon Llull, Barcelone.
- BOURDIEU, Pierre, 1992, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, Paris.
- BOURDIEU, Pierre, 1994, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Seuil, Paris.
- BRANCHADELL, Albert, 2003, « Política lingüística i traducció a Catalunya. Una conversa amb Lluís Jou », *Quaderns*, 10, pp. 165-184.
- CALVET, Louis-Jean, 1999, *Pour une écologie des langues du monde*, Plon, Paris.
- CALVET, Louis-Jean, 2007, « La mondialisation au filtre des traductions », *Hermès*, 49, pp. 45-57.
- CALVET, Louis-Jean et Alain, 2012, « Le baromètre Calvet des langues du monde » (URL : <http://wikilf.culture.fr/barometre2012/>).
- CASANOVA, Pascale, 1999, *La République mondiale des Lettres*, Seuil, Paris.
- CASANOVA, Pascale, 2002, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 144, 3, pp. 7-20.
- DASILVA, Xosé Manuel, 2013, *Estudios sobre la autotraducción en el espacio ibérico*, Peter Lang, Berne.
- DAVID, Christophe, 1995, « Obabakoak. Interview avec Bernardo Atxaga », *Le Matricule des Anges*, 13, sept.-oct. (URL : http://www.lmda.net/din/tit_lmda.php?Id=3781).
- DE SWAAN, Abram, 1993, « The Emergent World Language System: an Introduction », *International Political Science Review/Revue internationale de science politique*, 14, 3, pp. 219-226.
- DE SWAAN, Abram, 2001, *Words of the World: the Global Language System*, Polity Press, Cambridge.
- ELIAS, Norbert, 1991a, *Qu'est-ce que la sociologie ?* Trad. Yasmin Hoffmann, Éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues.
- ELIAS, Norbert, 1991b, *Mozart : sociologie d'un génie*, Seuil, Paris.
- EVEN ZOHAR, Itamar, 1978, *Papers in Historical Poetics*, The Porter Institute for Poetics and Semiotics, Tel Aviv University.
- EVEN ZOHAR, Itamar, 1990, « Laws of Literary Interference », *Poetics Today*, 11, 1, pp. 53-72.

- FOLENA, Gianfranco, 1973, « 'Volgarizzare' e 'tradurre': idea e terminologia della *traduzione* dal Medio Evo italiano e romanzo all'Umanesimo europeo », dans *La Traduzione: Saggi e Studi*, Lint, Trieste, pp. 57-120 (repris dans Folena, 1991, *Volgarizzare e tradurre*, Einaudi, Turin).
- GANNE, Valérie & MINON Marc, 1992, « Géographies de la traduction » dans Françoise Barret-Ducrocq (dir.), *Traduire l'Europe*, Payot, Paris, pp. 55-95.
- GARZIA GARMENDIA, Juan (2002). « Conversación con Bernardo Atxaga sobre la traducción de *Obabakoak* », *Quimera*, 210, pp. 53-57.
- GENTES, Eva, à paraître, « '... et ainsi j'ai décidé de me traduire'. Les moments déclencheurs dans la vie littéraire des autotraducteurs », dans Alessandra Ferraro et Rainier Grutman (dirs.), *L'autotraduction littéraire : perspectives théoriques*, Classiques Garnier, Paris.
- GRUTMAN, Rainier, 2007, « L'écrivain bilingue et ses publics : une perspective comparatiste », dans Axel Gasquet et Modesta Suárez (dir.), *Écrivains multilingues et écritures métisses. L'hospitalité des langues*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, pp. 31-50.
- GRUTMAN, Rainier, 2009a, « Self-translation » dans Mona Baker et Gabriela Saldanha (dir.), *Routledge encyclopedia of translation studies*, Routledge, Londres-New York, pp. 257-260.
- GRUTMAN, Rainier, 2009b, « La autotraducción en la "galaxia" de las lenguas », *Quaderns*, 16, pp. 123-134.
- Grutman, Rainier, 2011, « Diglosia y autotraducción 'vertical' (en y fuera de España) », dans Xosé Manuel Dasilva et Helena Tanqueiro (dir.), *Aproximaciones a la autotraducción*, Academia del Hispanismo, Vigo, pp. 69-91.
- GRUTMAN, Rainier, 2013a, « Beckett e oltre: autotraduzioni orizzontali e verticali », dans Andrea Cecherelli, Gabriella Imposta et Monica Perotto (dir.), *Autotraduzione e riscrittura*, Bononia University Press, Bologne, pp. 33-49.
- GRUTMAN, Rainier, 2013b, « Beckett and Beyond: Putting Self-Translation in Perspective », *Orbis Litterarum* (Copenhague), 68, 3, pp. 188-206.
- HOKENSON, Jan Walsh et MUNSON Marcella, 2007, *The Bilingual Text: History and Theory of Literary Self Translation*, St. Jerome, Manchester.
- JAKA IRIZAR, Aiora, 2005, « Littérature et traduction basques », *Transcript* (URL : <http://www.basqueliterature.com/fr/basque/itzulp>).
- KREMnitz, Georg, 2004, *Mehrsprachigkeit in der Literatur. Wie Autoren ihre Sprachen wählen*, Praesens, Vienne.
- LAGARDE, Christian (dir.), 2004, *Écrire en situation bilingue*, Presses Universitaires de Perpignan.
- LAGARDE, Christian, à paraître, « L'autotraduction, exercice contraint ? Entre sociolinguistique et sociologie de la littérature », dans Alessandra Ferraro et Rainier Grutman (dir.), *L'autotraduction littéraire : perspectives théoriques*, Classiques Garnier, Paris.
- LAGARDE, Christian et TANQUEIRO Helena (dir.), 2013, *L'Autotraduction, aux frontières de la langue et de la culture*, Lambert-Lucas, Limoges.
- LAHIRE, Bernard, 2004, *La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, Paris.
- LANSON, Gustave, 1904, « L'histoire littéraire et la sociologie », *Revue de métaphysique et de morale* 12, pp. 621-642 (repris dans ses *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, éd. Henri Peyre, Hachette, Paris, 1965, pp. 61-80).

- LECLERC, Jacques, 2009, « L'inégalité des langues », dans *L'aménagement linguistique dans le monde*, Université Laval, Québec (URL : http://www.tlfq.ulaval.ca/AXL/Langues/1div_inegalite.htm).
- LUNGU-BADEA, Georgiana, 2012, « La traduction comme espace de confrontation et d'affrontement des langues dites 'majoritaires' et 'minoritaires' », *Traduzires*, 1, 1, pp. 33-47 (URL : <http://periodicos.unb.br/index.php/traduzires/article/view/6653>).
- MAC SIOMOIN, Tomás et BRANCHADELL Albert, 2008, « Traduccions del català a l'irlandès i de l'irlandès al català », *Quaderns*, 15, pp. 127-133.
- MANTEROLA AGIRREZABALAGA, Elizabete, 2011, «La autotraducción en la literatura vasca», dans Xosé Manuel Dasilva et Helena Tanqueiro (dir.), *Aproximaciones a la autotraducción*, Academia del Hispanismo, Vigo, pp. 111-140.
- MANTEROLA AGIRREZABALAGA, Elizabete, 2013, «Escribir y (auto)traducir en un sistema literario diglosico : la obra de Bernardo Atxaga», dans Christian Lagarde et Helena Tanqueiro (dir.), *L'Autotraduction, aux frontières de la langue et de la culture*, Lambert-Lucas, Limoges, pp. 61-70.
- MANTEROLA AGIRREZABALAGA, Elizabete, 2014, *La literatura vasca traducida*, Peter Lang, Berne.
- MONTINI, Chiara, 2009, « Bilinguisme et autotraduction: le décentrement dans l'œuvre de Samuel Beckett », *In-Traduções*, 2, pp. 1-10 (URL : http://www.pget.ufsc.br/in-traducoes/_edicao-1.php)
- MONTOLIU, Xavier, 2008, « Literatura romanesa i literatura catalana: quan el desafiament es diu traducció », *Quaderns*, 15, pp. 103-117.
- NORICH, Anita, 1995, « Isaac Bashevis Singer in America: The Translation Problem », *Judaism*, 44, 2, pp. 208-218.
- OSEKI-DEPRE, Inês, 1999, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Armand Colin, Paris.
- PARCERISAS, Francesc, 2009, « De l'asymétrie au degré zéro de l'autotraduction », *Quaderns*, 16, pp. 117-122.
- SANTOYO, Julio César, 2005, « Autotraducciones: una perspectiva histórica », *Meta*, 50, 3, pp. 858-867.
- SANTOYO, Julio César, 2006, « Blank Spaces in the History of Translation », dans Georges L. Bastin et Paul F. Bandia (dir.), *Charting the Future of Translation History. Current Discourses and Methodology*, University of Ottawa Press, pp. 11-43.
- SARDIN, Pascale, 2002, *Samuel Beckett auto-traducteur ou l'art de l'« empêchement » : lecture bilingue et génétique des textes courts auto-traduits, 1946-1980*, Artois Presses Université, Arras.
- SAWICKA, Anna, 2004, « Polacs i polonesos. Traducció literaria català-polonès i polonès-català », *Quaderns*, 11, pp. 11-27.
- SEIDMAN, Naomi, 2006, *Faithful Renderings. Jewish-Christian Difference and the Politics of Translation*, University of Chicago Press.
- TANQUEIRO, Helena, 2007, « L'autotraduction comme objet d'étude », *Atelier de traduction*, 7, pp. 91-98.
- WEINREICH, Uriel, 1967 (1953), *Languages in Contact: Findings and Problems*, Mouton, La Haye.
- ZUMTHOR, Paul, 1963, *Langue et techniques poétiques à l'époque romane (XI-XIII^e siècles)*, Klincksieck, Paris.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Michel Beniamino, Philippe Blanchet, Fabrice Corrons, Solange Hibbs, Jean Le Dû, Foued Laroussi, Fabienne, Leconte, Gudrun Ledegen, Marinette Matthey, Marie-Louise Moreau, Francesc Parcerisas, Ramon Pinyol, Mercè Pujol, Edmond Raillard, Didier de Robillard, Richard Sabria, Cécile Van den Avenne, Alain Viaut, Marie-Jeanne Verny, Marie-Claire Zimmermann.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425